

A mon amie M. B.

Les lys d'eau

Parmi les ondoiements et les éclairs douteux
Les langoureux lys d'eau lève leur front laiteux.

La rivière aux flots lourds berce leur somnolence ;
Ce sont d'étranges fleurs de mort et de silence.

Leur fraîcheur refroidit les flammes du soleil,
Et leur souffle répand une odeur de sommeil.

Renée Vivien

N'osant pas vivre, ayant toujours peur de l'éveil,
Ne s'épanouissant que dans la somnolence,
Les lys pâles de l'eau s'ouvrent dans le silence
Et la douceur qui vient d'un rayon de soleil.

Sur les rives de paix des étangs solitaires,
Dans la calme pâleur des roseaux et du soir,
On les devine à peine ; on ne peut pas les voir :
Ce sont des fleurs de nuit, de songe et de mystère.

Ne pouvant, à la vie, hélas ! s'habituer,
Elles restent au bord de l'être et dans le rêve ;
N'osant pas voir la mer, ni dépasser la grève,
Et la splendeur du jour suffit pour les tuer.

Jamais ils n'ont bougé. Droits, ils goûtent sur l'onde,
La blanche volupté d'un sommeil éternel,
Et cependant, près d'eux, mirant le vaste ciel,
Des flots éblouissants, monte la voix profonde.

Le vent leur donne à peine un léger tremblement.
Le sommeil, c'est leur vie entière et leurs pétales,
Immobiles toujours, demeurent toujours pâles ;
Ils vivent sans couleur, comme sans mouvement.

Un seul point leur suffit dans tout l'immense espace ;
Tout le reste, pour eux, n'est plus rien désormais ;
Leur seul bonheur est d'être immobile à jamais,
Sur l'onde qui toujours coule, s'enfuit et passe.

O fleurs sans mouvements, sans reflets, sans parfums !
O filles de la mort ! Sœurs du divin silence !
Dont la douceur, des vents, calme la violence ;
En qui vit, l'âme en pleurs des grands oiseaux défunts !

Et les sombres oiseaux, triomphateurs de l'aile
Et maîtres de l'espace et qui jadis vivants
Plongeaient dans la tempête et dans les quatre vents,
Renaissent pour goûter une paix éternelle.

O fleurs ! n'êtes-vous pas l'âme du goéland,
De la mouette, et de l'aigle, et de la frégate ?
De tous les grands oiseaux aux prunelles d'agate,
Qui renaissent mais qui ne veulent plus d'élan ?

Qui renoncent au vol fougueux et se consolent
D'avoir vagabondé dans une immensité
Sans limite, en vivant sur les eaux du Léthé
Qui mêlent aux reflets des roseaux, vos corolles ?

Ariane

Quand Thésée eut laissé lâchement Ariane
Abandonnée au bord des flots, dans l'infini,
Seule comme un aiglon qui du haut de son nid
Ne voit plus poindre d'aile en le ciel diaphane,

Alors le jeune oiseau sonde l'immensité,
Scrute le vaste ciel aux lignes solennelles,
Darde partout l'éclair de ses fauves prunelles,
Et quand il se voit seul n'est plus épouvanté.

Son père au puissant vol, vaste oiseau du tonnerre
Ne fait plus palpiter ses larges ailes d'or
Dans la gloire ; et sa mère a partagé son sort !
Ils sont morts tous les deux l'œil posé sur leur aire.

Il se voit seul, jeté dans le monde ennemi :
Des rochers nus, dans un lugubre paysage ;
Et, tremblant à l'horreur d'un sinistre présage :
La grande et triste voix d'un torrent qui gémit.

Il n'a jamais plongé, vainqueur, dans la rafale ;
Il n'a jamais tendu son aile ; il n'a jamais
Vu s'effacer sous lui la splendeur des sommets,
Ni souffleté le vent d'une aile triomphale.

Il va mourir, épave abandonnée au vent
Dont la force est cent fois plus terrible que l'onde.
Mais non, sans peur, prenant possession du monde,
Il s'envole joyeux dans le soleil levant.

Rien ne peut arrêter sa fougue ni son zèle ;
Ce petit oiselet : un corps demi-nu,
S'enfonce hardiment dans le sombre inconnu,
Et l'on voit fulgurer la splendeur de son aile.

Trop faible et seul, n'osant ni défendre son nid,
Ni faire respecter cet étroit coin de terre
Ce roc sanglant qui fut son bien héréditaire,
Alors, il va chercher asile en l'Infini.

Et dans les mers du ciel vaste, du ciel immense,
Dans l'océan sans fin, de toutes parts ouvert,
Où comme des vaisseaux roulent les univers,
Il se plonge et déjà sa victoire commence.

Telle Ariane quand son œil ne rencontra,
Venant sinistrement pour lui jurer sa perte,
Que la mer expirant sur la plage déserte
Où s'effaçaient déjà les traces de l'ingrat.

Elle vit que le vent lui ravissait ses voiles,
Que rien ne répondait à ses cris impuissants,
Que dans l'immensité des flots retentissants,
On ne voyait pas même une incertaine voile.

Au lieu de se jeter pleurante sur le sol
Et de voiler ses yeux, elle fut magnanime ;
Elle dressa son corps en face de l'abîme,
Si belle que les vents suspendirent leur vol.

Elle dit : « Que m'importe et Thésée et les hommes,
Etres vils et pétris de boue ; et bien souvent
Trompeurs comme le flot, légers comme le vent !
Arrière ! Loin de moi, troupeau que rien ne nomme.

Si de mes plus beaux jours vous vous êtes joué,
Si votre bouche fausse a baisé ma poitrine,
Je n'aspire aujourd'hui qu'aux caresses divines,
C'est aux astres du ciel que mon cœur est voué !

O dieux ! Fronts inconnus mais d'où sort la lumière
Accueillez-moi ! Voyez ! A vous je tends les mains
Que ne toucheront plus désormais les humains ;
A qui l'abîme rend leur pureté première !

Le gouffre m'a lavée et mon fragile corps
Qui des flots du néant et de la nuit s'arrache
Se dresse sans souillure et resplendit sans tache !
O dieux ! Accueillez-moi car je suis vierge encor !

Elle tendait les bras au ciel sur le rivage.
Voici que par-dessus les lugubres sanglots
Des vagues en fureur, s'entendit, sur les flots,
D'un grand tigre rayé, le grondement sauvage.

Montant sur l'animal dompté, calme et joyeux,
La voyageuse, alors, vers la lumière émigre ;
S'allongeant sur le dos souple et puissant du tigre,
Oubliant les humains, elle va vers les dieux.

Tempête dans la nuit

Tout pleure dans la nuit en deuil, tout se lamente.
Les sanglots de la mer à la plainte du vent
S'unissent. On entend la vague agonisante
Gémir et soupirer sur le sable mouvant.
Les spectres monstrueux des chênes gigantesques
Ivres de désespoir tordent leurs bras noueux
Et tremblants, agités de mouvements burlesques,
Avec un bruit mat dans le sol glissant, boueux
S'enfoncent mollement les branches arrachées,
Nul bruit vivant, nul cri, les oiseaux se sont tus ;
Les bêtes de la nuit dans leurs nids sont cachées.

On n'entend qu'un délire immense, affreux, confus.
La pluie, obliquement, tombe rude et pressée :
Larmes froides du Ciel drapé d'un voile noir ;
Dans l'horreur de la nuit, triste, opaque et glacée,
Monotone, elle rythme un poignant désespoir.

Je voudrais sangloter comme la mer mourante !
Me lamenter ainsi que le vent furieux ;
Pleurer comme le ciel, trembler comme la plante !

Mon chagrin est en moi, lourd et silencieux !

Les lotus

C'est un lac curieux tout couvert de lotus,
Près d'un temple où jadis on adorait Vénus.
C'est un beau lac dormant tout couvert de lotus.

Leur feuillage géant, sur les eaux pacifiques,
Etend avec splendeur ses disques magnifiques ;
Et de puissantes fleurs, plus larges que la main,
Lèvent dans le soleil leurs corolles carmin.

Comme des feux-follets que tiendrait une tige,
Nonchalamment, ces fleurs, délicieux prestige,
Peignent, reflet tremblant sous la vague qui dort,
Leurs corolles d'aurore aux étamines d'or.

Un cygne éblouissant, nacré comme la perle,
Va, plus blanc que le lys ou la neige éternelle.
Dans le silence, il vogue avec lenteur, jetant
Sa blancheur aux rayons d'un soleil éclatant,
Parmi tous ces lotus, sous qui le ciel se voile
Comme un ciel, où serait, chaque fleur, une étoile.

Communion

Mon âme communie avec l'âme du monde,
La grande Ame, qui chante et vibre immensément.
Dans la voix des roseaux ou de la mer qui gronde,
Elle passe, apportant son pur enchantement.

Elle trouble et ravit mon âme extasiée
Qui s'élève ardemment vers le séjour béni.
Glorieuse, elle étreint, multiple et variée.
Dans la voix du grand vent frissonne l'Infini.

Mon être, éperdument assoiffé de lumière,
Reste ébloui devant sa splendide clarté,
Et monte, encens léger, rayonnante prière,
Vers le sublime éclat de la Divinité !

Soir

Soir superbe ! Tout est calme et silencieux.
Une divine paix, du ciel mystérieux
Tombe. La mer se tait. La ligne horizontale
D'un tranquille horizon finit la mer étale.

Aucun souffle. Tout dort, tout est doux tout est pur.
Une aile blanche, seule en l'immobile azur
Plane, et l'on se demande, à voir sa forme étrange,
Si d'un oiseau c'est l'aile, ou bien l'aile d'un ange.

Elle plane muette et, dans l'immensité
Du ciel, elle s'efface avec tranquillité.
Le silence est si grand qu'il tremble. L'on n'écoute
Rien que l'eau des glaçons qui tombe goutte à goutte ;

Que la neige apaisée, assoupie et sans chocs,
Glissant avec lenteur du sommet des grands rocs,
Mais ces heurts sont légers, et l'on entend à peine
Le murmure expirant de ces voix incertaines.

Le soleil, dont se meurt le suprême tison,
Silencieusement, descend sur l'horizon.
On voit s'atténuer la pourpre qui le baigne ;
Les clairs nuages d'or qui l'entourent s'éteignent,

De plus en plus pâlis, de plus en plus voilés,
Dans le bleu de saphir d'un ciel immaculé.
Et maintenant le ciel où se fondent nos voiles
Est prêt pour un lever d'innombrables étoiles.

Les Mystes

Les mystes avaient mis leurs splendides tuniques
De lin fin décoré de dessins magnifiques,
Pour célébrer le deuil de la déesse Isis,
La veuve inconsolable à jamais d'Osiris.
La plus belle était une enfant égyptienne
Triste et lasse. C'était une musicienne.

La harpe sous ses doigts frémissait comme s'ils
Lui infusaient une âme ; au bord de ses longs cils,
Une larme tremblait un instant, très brillante,
Puis tombait sur sa joue et roulait, lente, lente,
Jusqu'à sa bouche pâle. Et l'instrument plaintif
Gémissait longuement entre ses doigts, captif.

Les vierges doucement agitaient les crotales
Qui tintaient comme un glas. Les sonores cymbales
Claquaient, tandis que les tympanons résonnaient,
Trépidaient sourdement et que les luths pleuraient.
Les flûtes hululaient, plaintives, lamentables !
Et les systres grinçaient, frissonnaient, effroyables.

Les kithares râlaient près des lyres en pleurs,
Comme pour exhaler d'ineffables douleurs,
Et vers le dieu montait la lugubre musique,
La funèbre harmonie étrange et magnifique ;
Vers le Dieu souriant, muet, insoucieux,
Enigmatiquement calme et mystérieux.

Souvenirs

Doux souvenirs de mes amours, que j'aime autant
Que mes amours ! O doux souvenirs, lueurs brèves,
Vous qui êtes plus beaux que tous les plus beaux rêves,
Vous qui vivez toujours en mon cœur consentant ;
O pieux souvenirs de mes amours passées,
Fervents et purs, qui ne m'abandonnez jamais,
Plus fidèles, hélas ! que celle que j'aimais,
Dont le nom tremble au bord de mes lèvres glacées ;
O vous qui demeurez mystérieusement
En mon cœur tandis que tous mes rêves s'écroulent,
Que les heures, hélas ! une à une, s'écoulent
Je vous aime, ô mes doux souvenirs, ardemment !

Folie

Mon amour est mort ! Mon amour est mort !
Las ! tout est fini ! Dououreux transport
De mon âme en deuil ! mon amour est mort !

L'anneau précieux que je tenais d'elle,
Elle l'a repris !... repris !... l'infidèle !...
Et puis l'a brisé !... Je n'ai plus rien d'elle !

Et les deux petits morceaux... à la mer
Les a jetés ! Las ! Plus rien ne m'est cher !
Mon anneau d'amour roule dans la mer !

La vague est venue, et, frappant la roche,
Sonnait comme un glas, ainsi qu'une cloche,
Doulousement en frappant la roche.

Depuis la folie, hélas, est en moi.
Et quand vient le soir, c'est avec effroi
Que j'entends mon cœur délirer en moi.

Au fond du ciel noir, ma bague brisée
Autant qu'autrefois brille... Elle est usée !
Je veux réparer ma bague brisée !

Je rechercherai le second morceau
Que roule la mer ! Sur un grand vaisseau
Je rapporterai le second morceau !

Et je referai ma petite bague !...
Et mon cher amour renaîtra !... « Divague...
Cœur four !... Tu n'as plus d'amour... ni de bague...

Tu croyais pouvoir monter jusqu'au ciel ;
Au fond de la mer descendre ! le fiel
De l'amour est le plus amer !... » O Ciel !

Que vois-je là-haut ?... Ce n'est de la lune
Que le croissant d'or !... Suprême infortune !
Tu te ris de moi, trop perfide Lune !

Je n'ai plus d'anneau, mon amour est mort !
Las ! Tout est fini ! Douloureux transport
De mon âme en deuil ! Mon amour est mort !

Solitude

Enfin, j'ai retrouvé ma chère solitude
Et je puis écouter dévotieusement,
Du silence, les voix qui vont en multitude
Chanter et me bercer harmonieusement.

J'entendrai près de moi les harpes magnifiques ;
J'entendrai murmurer sur des rythmes très doux,
Des choses que je sens et que je sais uniques,
Des choses d'Au-delà que nous avons en nous.

Tu ne les connais pas les accords merveilleux
Qui font trembler d'angoisse aux portes du mystère ;
Et tu n'admets, hélas ! dans ton cœur orgueilleux
Et puéril que l'hymne immense de la terre.

Tu comprends la musique amoureuse du vent,
Le murmure de la mer fantasque et câline,
Le frisson des rameaux ; tu demeures rêvant
Au tintement léger d'une cloche argentine.

Mais tu ne comprends pas la voix, la grande voix,
Qui, dans l'ombre des nuits, chuchote à mon oreille
Des mots d'amour divin, qu'à peine je perçois
Dans le calme profond où ma pauvre âme veille.

La féminine mer

Viens sur le sable d'or, viens voir mourir les vagues,
Une à une, exhalant de doux murmures vagues,
Tout emplis d'infini, de langueur et d'extase.
Viens voir mourir la mer que le couchant embrase.

La féminine mer, plus femme que la femme,
Sur le sable luisant s'alanguit et se pâme.
Sur le sable d'or roux, chaud comme une topaze,
La lumineuse mer, couleur de chrysoprase,
S'étire et vient mourir avec un faible râle,
Qu'à peine on entend de la haute dune pâle.

Sous le frôlement doux, féminine caresse
De la brise, la mer frissonne d'allégresse.
Voluptueusement, de sa voix si touchante,
Profonde, lente, grave et lascive elle chante
Un cantique enivrant, ardent et magnifique,
Où l'on entend parfois, un sanglot sourd, unique.

Quels sont ces longs soupirs, équivoque harmonie ?
Des râles d'amour ou des râles d'agonie ?
Les appels angoissés d'une immense détresse,
Ou les éclats bruyants d'une folle allégresse ?
Les cris passionnés d'une amoureuse étreinte,
Ou bien, de la douleur, la déchirante plainte ?

Mystérieuse mer, mer incompréhensible,
Comme la femme, unique, et changeante, et terrible ;
Jamais inassouvie, éternelle amoureuse
De la plage qu'endort ta cadence berceuse ;
De la roche vibrant sous ta froide caresse :
Tu la frappes, l'étreins, la mords avec ivresse,
L'enlaces ardemment, puis triomphante et fière,
L'emportes dans ton sein, jalouse de la terre.

O violente mer, lascive et furieuse
En tes transports d'amour, ô mer capricieuse !
Admirable jouet de la lune câline
Dont le pâle regard triste et doux te fascine,

Et t'inonde la nuit de mille pierreries,
De mille flots d'argent, riches joailleries,
Pour ajouter encore à ta beauté divine,
O mer harmonieuse, étrange et féminine !

Matinée

Le frais matin sourit comme une vierge blonde
Qui sent sur son corps frais, la caresse de l'onde
Rose, frêle miroir du ciel couleur de chair.
Le frais matin est beau comme un rêve. Dans l'air
Flotte le doux parfum des foins et de la menthe.
Le frais matin est plus beau qu'un regard d'amante.

Le frais matin est tout parfumé d'espérance ;
Il a la pureté de la calme innocence.
Il est joyeux ainsi qu'un gai regard d'enfant ;
Il est chaste comme une vierge dégrafant
Sa tunique d'un air ingénu et candide.
Le frais matin est beau comme un regard limpide.

A la mer !

Ne me couchez pas sous la terre,
La terre lourde, et noire, et froide,
Sous laquelle il faut rester roide,
Immobile comme la pierre.
Ne me couchez pas sous la terre !

Mais jetez mon corps à la mer !
Dans la mer bleue et langoureuse
Qui me chantera sa berceuse
Pour m'endormir les nuit[s] d'hiver.
Ah ! Jetez mon corps à la mer !

La mer est femme, elle est légère,
Elle rit et danse gaîment ;
Je veux son doux balancement,
Je connais son profond mystère ;
La mer est femme, elle est légère.

Les goémons verts me feront
Une chevelure flottante,
Longue, très longue, et ondoyante,
Avec un léger reflet blond,
Que les goémons verts feront.

Et les algues capricieuses,
Avec grâce, couronneront
Mon insensible et pâle front,
De leurs dentelles précieuses,
Sous les vagues capricieuses.

Je me parerai de ses ors,
De ses nacres, ses pierreries,
Qu'on voit parsemant ses prairies,
Pleines de somptueux trésors.
Je me parerai de ses ors.

Dans ses forêts d'orfèvrerie,
Poussent, merveilleux, les coraux ;
Les arbres sont de purs bijoux ;

Et je vivrai ma rêverie,
Dans ses forêts d'orfèverie.

Et dans ses grottes de cristal,
Somptueux palais de féerie,
Je retrouverai ma patrie,
Son enchantement idéal,
Au fond des grottes de cristal.

D'un bizarre éclair de phosphore,
Prestigieux, étincelant,
Orange, bleu, rose ou sanglant,
Scintille un vivant météore,
Eclair bizarre de phosphore.

Et je verrai d'étranges fleurs :
Des précieuses actinies,
En ravissantes harmonies,
De trop magnifiques couleurs,
S'ouvrent les équivoques fleurs.

Les fleurs bizarres, innombrables
De la mer immense et sans fin
Couleur de cuivre, d'or, de vin,
Dans des profondeurs insondables,
Font de beaux jardins innombrables.

Et je les préfère aux bouquets
Qu'on porte aux morts... par habitude.
Dans ma splendide solitude,
Je n'aurai pas de vains regrets
De vos ternes petits bouquets.

Dans de profondes cathédrales,
Naos curieux, enchantés,
Tremblent des reflets argentés,
Irisés comme les opales,
Dans de profondes cathédrales.

Et mes yeux seront éblouis
De ces splendeurs mystérieuses,

De ces clartés capricieuses
Et de leurs reflets inouïs
Mes yeux s'ouvriront éblouis.

Quand la mer sera calme et douce,
Entre ses bras je goûterai
Un bon repos, le seul, le vrai,
Sur un lit de sable et de mousse,
Quand la mer sera calme et douce.

Et je chanterai un doux chant,
Une troublante litanie ;
Dans l'universelle harmonie,
S'élèvera, simple et touchant,
Mon pieux et mystique chant.

Et je ne verrai pas ma tombe
Verdir sous l'herbe de l'oubli.
Que son mon visage pâli
Jamais la dalle ne retombe !
La mer sera ma vaste tombe !

Ah ! Jetez mon corps à la mer !
Dans la mer bleue et langoureuse
Comme ses yeux bleus d'amoureuse
Qui furent mon ciel..., mon enfer !
Ah ! jeter mon corps à la mer !

Aphrodité

C'est Juin. Le soleil tombe en nappes de feu
Buvant les champs poudreux où chantent les cigales ;
Seule, leu voix s'élève en notes inégales.
On dirait que le ciel restera toujours bleu.

C'est midi. Et le sang, aux naseaux des cavales,
Vient perler quelquefois ; et l'on voit les grands bœufs
Fouler un sol brûlant qui jadis fut herbeux,
Regarder la blancheur de la voûte infernale.

Tout flamboie et l'on sent le souffle d'un grand dieu.
Tout meurt sous ce soleil terrible. Pas de rose
Qui, de mourir, sitôt ouverte n'ait fait vœu.

Toute seule, là-haut, dans sa vague bien close,
Où tout, dans la fraîcheur sourit, Elle repose,
Noyant sa nudité dans l'or de ses cheveux.

L'étang

Les nénuphars se sont ouverts sur l'étang calme.
Le saule clair, au vent léger berce sa palme
Qui ride l'eau du miroir bleu de l'étang calme.

L'étang reluit sous le soleil qui éblouit.
Il est midi ; l'on voit au fond de l'eau, le lit
De l'étang lumineux, métal qui éblouit.

Les nénuphars se sont fermés sur l'étang calme.
Au vent du soir frissonne un peu la longue palme
Du saule ombreux qui ride un peu l'étang si calme.

Les papillons

Tu aimes les papillons d'or
Lumineux comme les étoiles,
Et tu les prends avec tes voiles,
Avant qu'ils prennent leur essor.

Tu aimes les papillons roses
Comme tes lèvres de satin,
C'est-à-dire, comme au matin,
Le bouton entr'ouvert des roses.

Tu aimes les papillons bleus
Comme tes yeux d'azur, ma fée ;
Souvent tu portes en trophée
Un bel insecte fabuleux.

Et je sais, je sais bien pourquoi,
A tous les autres, tu préfères
Ces blancs pétales éphémères
Qui voltigent autour de toi !

Simplement parce qu'ils ressemblent
Aux lambeaux de mes billets doux
Que tu jettes au gazon roux,
De tes cruelles mains qui tremblent.

Avec mes mots d'amour, tu fais des papillons
Qui s'en vont murmurer aux rougissantes roses
Ce que j'écris pour toi... de bien naïves choses...
Et le vent les emporte en légers tourbillons !

A une naïade

Le tremble que le vent fait frissonner sans cesse,
Sur le fleuve azuré met un reflet d'argent.
La naïade qui nage et qui chante en nageant
Frémit quand elle sent cette ombre de caresse.

Aucun souffle ne court sur le sommeil des flots ;
L'ondoyante fraîcheur qui rit dans l'eau limpide
Fait briller un point d'or dans l'émeraude humide
De ses mobiles yeux qui sont encore mi-clos.

Va, ne t'arrête pas, Naïade, sur la rive ;
N'ouvre pas tout à fait tes yeux resplendissants.
Vois ! De la mer, les flots sont déjà frémissants,
Car ton sublime corps troublant vers eux arrive.

Epargne-moi, va-t'en ; va vers les grandes eaux ;
Fuis ; va rire au milieu des tourbillons d'écume ;
Pour te faire cortège, au milieu de la brume,
Arrive, à tire-d'aile, un vol de blancs oiseaux.

Ecoute cet appel triomphant de l'espace ;
Va-t'en dans l'infini plonger aux flots grondants ;
Va-t'en, car tu pourrais, rien qu'en me regardant
Me tuer. Sois donc bonne et daigne faire grâce.

Alors, je cueillerai les pâles iris blancs
A l'endroit où j'ai vu ta chevelure pâle,
Et revivrai toujours la minute fatale
Où j'ai vu, dans les flots, tes yeux étincelants.

L'automne

L'automne est beau comme une belle femme rousse
Toutes les feuilles d'or, tels de grands papillons,
Lourdement tombent et volent en tourbillons
Sous le vent qui gémit, qui pleure et se courrouce.

L'automne est beau comme une belle femme rousse.

L'automne est beau comme un chant d'orgue, un beau cantique.
De chaque arbre vibrant sortent de longs sanglots
Unis à la rumeur lamentable des flots ;
Chaque branche frémit d'une terreur panique.

L'automne est beau comme un chant d'orgue, un beau cantique.

L'automne est triste ainsi qu'une femme très belle
Qui voit diminuer sa beauté chaque jour,
Qui, douloureusement, voit le riant amour
Prendre son arc divin et se détourner d'elle.

L'automne est triste ainsi qu'une femme très belle.

L'automne est triste ainsi qu'une femme qui pleure,
En longs voiles de deuil, en longs vêtements noirs,
Ses bonheurs disparus, tous ses défunts espoirs,
Ses rêves envolés. Hélas ! Rien ne demeure !

L'automne est triste ainsi qu'une femme qui pleure !

Départ

Hélas ! Il faut quitter cette maison que j'aime,
Cette douce maison où tu fus toute à moi !
Vois, nos mimosas d'or partagent mon émoi :
Sur leurs verdâtres troncs, coulent telle une gemme
Précieuse, les pleurs de leur sève. Leurs fleurs,
Jamais plus n'orneront notre chambre si douce,
Et ne parfumeront ta chevelure rousse,
Faisant une harmonie étrange de couleurs.
Et nous n'entendrons plus, le matin dans la vigne
Qui vêt notre maison d'émeraude l'été,
De rubis à l'automne, un concert de gaieté
Offert par les oiseaux fous et tapageurs ; signe

Que le soleil, déjà, brille resplendissant.
Quand il pleut, les oiseaux, sous les feuilles demeurent ;
Et tu croiras toujours que les cieus sombres pleurent.
Plus d'hymne harmonieux, pacifique, innocent !

Et si nous revenons un jour dans ce village,
L'amour du souvenir et la fidélité,
Nous conduiront, ma Sœur, vers ce lieu enchanté,
Par le petit sentier qu'un gros platane ombrage.
Mais le nouveau jardin ne ressemblera plus
Au beau jardin rempli de jasmin et de roses !
On aura tout changé, jusques aux moindres choses
Et nos cœurs attristés maudiront les intrus.

Ma Douce, c'est pourquoi, de la maison que j'aime,
Je veux emplir mes yeux, mes oreilles, mon cœur.
Ecoute la chanson du bouleau blanc, le Chœur
Mélodieux dans les buissons. Divin poème !

Jamais nous n'oublierons le jardin parfumé
Témoin de notre amour et de notre jeunesse ;
De nos querelles et de nos jeux, ma Maîtresse
Divine, au beau regard tendrement embrumé !

Vers l'île d'or

Nous aurons une barque idéale, fleurie
De roses rouges qui saigneront sur la mer
De saphir, exhalant leur âme dans l'éther ;
Et la mer brillera comme une pierrerie.

Nous irons mollement sur le flot calme et doux ;
Notre esquif mené par des fougueux hippocampes ;
Les étoiles, là-haut, seront nos seules lampes,
Seuls les yeux de la nuit n'ont des regards jaloux.

Et nous aborderons à l'île de mystère,
A l'île d'or, où seul, règne en maître l'Amour.
Nous y aborderons sans songer au retour,
Ivres de ses parfums, ses fleurs et sa lumière.

Les îles

Comme un voile d'or blond qui flotte, la lumière
Couvre amoureusement d'une clarté légère,
Les îles. Leurs contours sont flous et indécis ;
Délicieusement pâles et adoucis.

Leurs formes, dans l'azur trop clair s'idéalisent ;
Les flots, bizarrement sur leurs bords s'opalisent.
Féeriques et changeants, frissonnent des reflets
Prestigieux : lilas, roses et violets.

Et doucement, la mer, la grande enchantresse,
Berce les îles d'or, les étreint, les caresse.

Effleurement

La mer, la vaste mer, immobile et sans lames,
Était terne, incolore ; et, tout à coup, le vent
S'élève, et d'un baiser amoureux et fervent.
L'effleure. De légers accords, de frêles gammes,
Harmonieusement, montent vers le ciel bleu.
Lascivement, la mer, heureuse et enivrée,
Murmure de doux chants ; et sa teinte cendrée
S'azure et resplendit, comme pour un aveu
Tendre, s'empourpre le visage d'une vierge.

Voix de femme

Ta voix est douce comme un son
De cloche qui meurt lentement ;
Ta chère voix est un frisson
De feuillage ; un gazouillement
D'oiseau ; un murmure de brise
Qu'on n'entend pas mais qu'on devine ;
C'est le ruisseau qui vocalise,
Ta chère voix, ta voix divine.
C'est la voix de la mer qui chante,
Qui pleure et rit, qui se lamente ;
C'est ta voix, ta voix enivrante
Que j'entends toujours, mon amante !

Vénus chez Moloch

Le temple de Moloch, une caverne immense
Et sombre d'où jaillit le triomphe de l'or.
Depuis la vaste entrée où la voûte commence
Jusqu'au fond, c'est partout un unique décor.

L'or ruisselle, scintille ; on le voit sur sa tête ;
On le sent sous ses pieds. Change-t-on de chemin,
C'est lui toujours ; c'est lui qui soudain vous arrête,
Et que dans l'ombre, encore, on tâte avec la main.

Pas besoin de flambeau ; ici tout illumine.
Il fait une clarté d'abîme dans ce lieu ;
On s'enfonce, on s'engouffre en la funèbre mine,
Et l'on est foudroyé par la splendeur du dieu.

Le dieu rêve out seul, car ce temple est sa tombe.
Sa statue est en or massif ; les bras croisés,
Il est tel, qu'à le voir, à genoux chacun tombe.
L'aigle sent, devant lui, ses ailes se briser.

Il fulgure ; il ferait reculer le tonnerre.
Une fureur stagnante habite ses yeux morts.
Des flots de sang humain sur le sol de son aire ;
Font flamboyer la teinte effroyable de l'or.

Le terrible métal, père de tous les crimes,
Etincelle jetant des flammes dans la nuit ;
Et l'on est horrifié de trouver un abîme,
Qui plus que le soleil incandescent reluit.

Rien n'est plus effrayant que cette splendeur fauve ;
Et ce dieu, c'est le dieu de l'éblouissement.
Il sait que de ses coups personne ne se sauve,
Que ce qu'il veut arrive inévitablement.

Il est le dieu de l'or et sa main fortunée,
Sans même se lever dirige l'univers ;
Et le stylet d'airain que tient la destinée
S'arrête, s'il lui jette un regard de travers.

Le dieu lui-même a fait cette massive crypte ;
Ces p[y]lônes épais se dressent pour toujours.
A côté, les plus fiers monuments de l'Égypte
Ne semblent tout au plus que des tentes d'un jour.

Ces portes de métal bravent les ans et même
Le vol tourbillonnant des siècles arrêtés.
Le temps respectera cet ouvrage suprême,
Car lorsqu'un dieu bâtit, c'est pour l'éternité.

Car le père du Temps est le maître des âges,
Car le dieu qui s'abreuve avec du sang humain,
Car celui dont nul œil n'affronte le visage,
Sur cette œuvre a laissé l'empreinte de sa main.

Il est le tout-puissant, les dieux mêmes de l'ombre
Sentent, à son aspect, leur poignard s'échapper ;
Et les étoiles d'or, de leurs voiles sans nombre,
Pour attirer ses yeux, cessent de se draper.

Or, Vénus, par hasard, entra dans la caverne,
A l'étourdie, et vint jeter son rire ailé
Dans cet abîme plus terrible que l'Averne,
Et les piliers trapus et larges ont tremblé.

Les colonnes soudain s'arrachent à leur base,
Tombent en écrasant le sol. Une clarté
Jaillit. Tout le palais, en un instant, s'embrase :
Un seul geste met fin à son éternité.

Tout sombra tout à coup ; la muraille enflammée
S'éteignit. Sur son socle on aperçut le dieu
S'évaporant ainsi qu'une vaine fumée.
Plus rien ne subsista. Tout périt dans le feu.

Ce palais formidable, éclatant et funèbre,
Qui d'une main toute puissante était sorti,
Et qui d'un or sanglant inondait les ténèbres,
Le rire de Vénus l'avait anéanti.

Alors, pour annoncer cette victoire au monde,
Pour qu'on sache la mort du démon inhumain,
La déesse aux cheveux de Soleil, la Très-Blonde,
Vers l'espace infini tendit ses blanches mains.

Superbe se dressait la grande séductrice,
Sur le trône où naguère était le dieu martyr ;
Et l'on vit, à l'instant, de ses mains créatrices,
Un formidable vol de colombes sortir.

Le tumulte joyeux de ces millions d'ailes
Un moment entoura son grand sein immortel.
Puis, le vol, pour aller répandre la nouvelle,
D'ailes blanches, peupla tous les chemins du ciel.

Apaisement

Une lumière d'or, ici s'est endormie
Sur toutes choses.
Restons encor dans le parfum, ô mon amie,
Des roses roses.

Sur cette mer qui ne sait point les lourdes brumes,
Ni les orages,
Nous oublierons nos lourds chagrins, nos amertumes,
Sur ces rivages.

Prestigieux et doux ainsi que dans un songe,
Mon âme, chère,
Oubliera mieux, près de ton âme, le mensonge
Et la misère

De la pénible, et longue, et douloureuse vie.
O vie amère !
Ne sais-tu pas que sur la Côte enfin gravie
Est la Lumière ?

Orage

Dans la blonde lueur d'un soleil faible et pâle
Qui annonce la pluie et met des tons rosés
Sur toutes choses ; dans le vent doux comme un râle
D'amour ; au milieu des genêts d'or arrosés
D'un clair ruisseau qui rit et chante sous la voûte
Des grands pins violets, nous allions en rêvant.
Il est beau le sentier que la mousse veloute :
On dirait un tapis d'émeraude ; souvent,
De larges taches d'or brun fauve le constellent
Et le rendent glissant. Il embaume la mer
Toute proche ; et l'odeur des grands pins qui ruissellent
De résine couleur de miel blond, à l'amer
Parfum de l'immortelle, au pénétrant arôme
Du poétique œillet s'unit. Soudainement,
Le vent doux a donné sa grande voix ; le dôme
De verdure a tremblé pris d'un frissonnement
Etrange. Un roulement lointain se fait entendre ;
Une goutte a mouillé mon front et j'aperçois
A travers les rameaux, le ciel couleur de cendre.
Ta main tremble ! Subir l'orage dans le bois
T'inquiète. Courons. Je sais près de la dune
Une cabane en bois où vont les bûcherons.
Hâtons-nous, hâtons-nous, la sente devient brune,
Et tu vas avoir peur, ô ma Douce ! Courons ! »

* *

*

Et nous avons passé dans cet abri rustique,
Attendant que la pluie et l'orage aient cessé,
Une heure de féerie ardente et magnifique
Que nul heureux moment n'a jamais effacé.

* *

*

Le soleil ruisselait sur la sente rouillée
Quand nous avons franchi lentement l'humble seuil.
Nous aspirions l'odeur de la terre mouillée ;
Sur la branche d'un pin sautait un écureuil.

Et nous avons repris, tendrement enlacées
Notre route au milieu des rians genêts d'or
Qui s'inclinaient chargés de gouttes d'eau glacées.
La forêt recérait un magique trésor :
Chaque brin d'herbe avait une goutte irisée
Qui tremblait un instant sous le zéphyr câlin
Et roulait jusqu'au sol. La bruyère rosée
De tous ces diamants était le riche écrin.
On voyait dans le ciel bleu turquin des nuages
Violets et couleur d'ardoise tout frangés
D'or ; ils figuraient de bizarres paysages
Où filtraient des rayons pâles et orangés :
Sous des arbres de rêve, et tout ébouriffées,
Se tenant par la main, dansait, charmant tableau,
Un groupe gracieux de vaporeuses fées,
Qui, soudain, se changea en gigantesque oiseau.

* *

*

Que vienne encor la pluie et sa pure musique,
Dans la chère forêt pleine d'enchantements !
Nous nous abriterons dans la hutte féerique
Qui retentit encor de doux balbutiements !

Pour toi !

J'inventerai pour toi mille choses très douces :
Notre lit sera fait des plus fragiles mousses ;
Aux fleurs je volerai leurs parfums si subtils ;
Et je tisserai ta tunique avec les fils
De la vierge ; et puis j'y mettrai une fibule
D'améthyste aux reflets mourants du crépuscule.

Je tresserai pour toi des guirlandes d'iris.
Avec les rouges fleurs fragiles d'Adonis,
Les messagères du printemps, les anémones,
Pour ton front pâle et doux je ferai des couronnes.
Et je t'adorerai, ô ma Divinité
Ainsi qu'on adorait jadis Aphrodité.

Je danserai pour toi, tandis que goutte à goutte,
De la lune, les bleus rayons perçant la voûte
Du feuillage tremblant, sur le gazon d'or roux
Tomberont. Le zéphyr sur des rythmes très doux
Mollement bercera ta lente rêverie.
Les dryades viendront danser sur la prairie.

Radieuses, comme au clair de lune, les lys,
Elles ont des yeux verts aux reflets de lapis
Transparents ainsi que les larmes de l'aurore.
Quand elles s'en iront, à l'heure où tout se dore,
J'inventerai pour toi un chant triste et berceur
Pour t'endormir avec de doux gestes de sœur.

Crépuscule

Sa main pâle et fragile avait des gestes vagues ;
Sa bouche comme un fruit s'offrait avec orgueil ;
Et pour rendre plus doux encore un tel accueil,
Ses yeux resplendissaient aussi verts que les vagues.

Ses grands yeux d'émeraude étincelaient ; ses yeux
Étaient fascinateurs et cependant timides :
On aurait dit les yeux glauques des Néréides ;
Et toujours sans regards, ils erraient vers les cieux.

Plus frêle qu'une fleur et qu'une libellule,
Avec ses cheveux blonds qui brillaient dans la nuit,
Elle quitta soudain sa place et vint sans bruit
Près de celle qu'elle aime en ce doux crépuscule.

Son âme se donna dans un suprême élan.
Elle leva ses yeux plus changeants que l'opale,
Qui n'osant se poser, soudain furent plus pâles
Qu'au lever du soleil le flot de l'Océan.

Elle abaissa pourtant sa timide paupière,
Puis sourit ; et l'on vit l'ombre de ses grands cils
Qui tomba sur sa joue aussi fraîche qu'Avril.
Elle se tint muette et parut en prière.

Coucher de soleil

O mer ! ô grande mer ! sombre, énorme et farouche !
Le soleil, en ta vaste immensité se couche
Magnifique et s'étend dans le calme du grand
Horizon ; mais s'il meurt, il descend fulgurant.

Sa mort victorieuse illumine l'espace ;
Il fait des traces d'or et de sang quand il passe.
Quand il suit, vers la mort, ce triomphal chemin,
On comprend qu'il est sûr de renaître demain.

Je savoure, attendant qu'en la nuit il descende,
Le mystère mouvant de l'espace, la grande
Voix des vagues. Bientôt le peuple des oiseaux
Va cesser de jouer à la face des eaux.

Et la nuit allumant des astres dans ses voiles,
Pour chaque aile qui fuit va donner une étoile.
Mais je dis en voyant ce spectacle troublant :
« La mer n'est qu'un reflet pacifique et tremblant. »

Voilà pourquoi tandis que la lune l'argente,
La plage encor sourit, lumineuse et changeante.

Heureux l'amour brisé...

Heureux l'amour brisé par la mort dans sa fleur !
Il n'a pas vu le vol des rapides années
Passer sur une tête en la laissant fanée,
Ni la clarté des yeux s'éteindre sous les pleurs.

L'horloge est toujours là dans la même lumière
Répétant le propos qu'elle n'a pu finir ;
Et notre idole intacte au fond du souvenir
Vit toujours et nous rit dans sa fraîcheur première.

La mort du moins a fait la jeunesse éternelle.
Rien ne peut plus l'atteindre et nous pouvons poser
Sur les lèvres d'un jour un éternel baiser.
Nous lui sommes jusqu'à notre tombe fidèle.

Notre idole est debout au fond de notre cœur,
Telle qu'au premier jour où nous l'avons connue ;
Jamais rien ne la voile ou ne la diminue,
Son éclat qui dura si peu reste vainqueur.

Car elle vécut peu, mais elle éblouit tout
Et magnifiquement dans sa splendeur suprême,
Et dès le premier jour ceignit le diadème...
Le reste, désormais, n'importa plus beaucoup.

Ainsi l'on voit parfois des étoiles soudaines
Qui ne durent qu'un peu de temps ; mais leur clarté,
Mais leur unique éclair emplît l'immensité
Tout entière, et la nuit sans limite en est pleine.

L'amante suprême

Lune attirante, ô magicienne ! toi
Qui sais évoquer les souvenirs anciens !
Toi qui sais révéler nos plus aériens
Rêves ! ô Lune qui nous tiens tous sous ta loi !
Je me souviens des jours passés, des autres vies,
Quand sous ton bleu regard si clair et si puissant
J'écoute le chant doux, pieux et caressant
Des voix qui dans la nuit, vers toi, montent ravies !

Avec elles, vers toi, mon âme extasiée
S'élève, ainsi qu'un frais parfum de fleur, le soir,
S'exhale intensément, dans le troublant espoir
De t'enivrer. A toi, mon âme variée,
O Lune qui sais mieux mes rêves que moi-même !
Lune au regard mourant, candide et curieux !
Lune au pâle regard doux et prestigieux !
A toi mon âme, ô Lune ! ô l'amante suprême !

Mon cœur est un lac bleu...

Mon cœur est un lac bleu qui doucement s'endort
Sur un beau lit tremblant de mille étoiles d'or.
Comme un zéphyr léger, ton beau rire vainqueur
A troublé le lit d'or où s'endormait mon cœur.

Mon cœur est un jardin fleuri de roses roses
Qui doucement, sous tes baisers, se sont écloses.
Comme sous les baisers du papillon vainqueur.
Je t'ai donné toutes les roses de mon cœur.

Mon cœur est un calice entr'ouvert où les larmes
De la lune ont tremblé : c'étaient mes seules armes.
Comme au soleil levant, sous ton regard vainqueur,
Je t'ai donné toutes les larmes de mon cœur.